

MARY HABSCH

Visite à ses fantômes...

Mary Habsch n'est pas une « fantastiqueuse » et sa peinture lui ressemble, elle est sage et aristocratique. Mais si les sujets qu'elle aborde sont souvent traditionnels, elle leur confère une dimension très éloignée des réalités prosaïques qu'ils sont sensés reproduire. Par un emploi savant de la couleur qu'elle maîtrise d'une patte autoritaire, elle donne à ses toiles une présence très particulière, puissante, virile même et, curieux paradoxe, d'une poésie toute féminine.

Elle cultive aussi, et le doute n'est pas permis, un goût affirmé pour le subconscient. Certes, la sagesse de son tempérament ne la conduit pas directement aux portes inquiétantes de l'inconnu ni ne l'entraîne à commettre des délires visuels. L'art de Mary Habsch est fait de subtilités, c'est une démarche réfléchie et progressive, mais quand elle s'aventure sur des chemins parallèles, elle y découvre des itinéraires insoupçonnés.

Ainsi, lors du récent hommage fait à Thomas Owen par ses amis peintres, la toile de Mary Habsch – *La Présence désolée* – fut parmi celles les plus remarquées. De celles, rares, dont l'esprit était en parfaite osmose avec celui de l'écrivain. Pourtant elle ne s'était pas sentie à la hauteur de la tâche entreprise et doutait de sa réussite. L'angoisse qu'elle connut alors devant la toile vierge s'est muée en une sorte de défi et, revisitant l'univers d'Owen-la-peur avec sa poésie personnelle, elle l'avait plié aux exigences de sa vision. Elle avait fait du Mary Habsch sans cependant trahir les intentions de l'auteur.

Ce qui vaut à cette grande artiste d'être présente dans ces pages, c'est l'un des aspects de l'éventail de ses préoccupations picturales. Elle met en scène, certes, des paysages, des scènes de genre, des personnages, et toute la panoplie des démarches parfaitement traditionnelles en peinture, mais, de temps à autre, l'imagination de l'artiste voyage vers des rivages oniriques où se bousculent les Arlequins de la fête, où l'on rencontre des masques délirants ou inquiets, où paradent des porteurs d'oriflammes, où la liesse populaire est rythmée au son des bergamasques et des farandoles, et où ça sent furieusement la bière !... Elle revisite aussi le folklore de chez nous et l'ombre de Michel de Ghelderode n'est jamais très loin !... La similitude avec l'œuvre du célèbre Schaerbeekois est telle que, par certains aspects, on croirait se trouver là en communion directe avec l'imaginaire de l'auteur de « l'École des Bouffons ».

Ici, à l'opposé de l'aspect général de son œuvre, Mary Habsch use de teintes sourdes, délétères même, parfois oppressantes, que vient parfois rafraîchir une mystérieuse lumière venue d'on ne sait où. Ailleurs, elle fait des rencontres inquiétantes, avec le Destin par exemple, au masque impénétrable, habillé à la même enseigne que ce Grand Macabre de Nécrozotar et qui livre une partie d'échecs à un Pierrot enfariné à qui il dispute sa mort...

Il y a aussi ces personnages, ambigus ou pitoyables, égarés dans leur carré de toile dans l'attente d'on ne sait quel visiteur mystérieux. Ou encore des Arlequins et des clowns, organisateurs d'une Comedia del Arte où le silence semble régner en souverain. On y trouve aussi des végétations improbables, des « jardins malades », qui pèsent sur le tableau de leur inquiétante présence à l'instar de ces ciels sourds et menaçants dont on ne sait quel sortilège ...

Mary Habsch possède le talent – ou mieux le pouvoir – de nimber ses toiles d'un « je ne sais quoi » tout personnel qui interroge le spectateur étonné de se trouver en face d'un tableau d'allure traditionnelle et qu'il croit reconnaître, mais où il se passe quelque chose. C'est la magie de l'artiste, ce sont sa poésie et son pouvoir évocateur, c'est l'œil qui distingue au-delà du miroir les mystérieux conflits qui se règlent dans les abysses de son imaginaire.

C'est tout simplement l'Art d'une artiste qui a quelque chose à dire...

Désiré ROEGEST